points, le livre appelle quelques critiques. Malgré son propos clairement affirmé de ne pas étendre son enquête au domaine du droit (p. 10), l'auteur s'est parfois trouvé contraint de s'y aventurer. La chose était inévitable dans un travail où le *foedus* tient une aussi large place. De même, tous les arguments invoqués pour établir le recours systématique à la *dextrarum iunctio* dans les divers cas de foi promise ne sont pas de la même valeur. Enfin, pour en revenir à la question centrale de la troisième partie du livre, il nous paraît pour le moins douteux que *Fides* ne soit pas plus ancienne que l'auteur ne le pense : le monopole détenu par les flamines majeurs du culte qui lui était rendu est difficilement compatible avec l'idée que celui-ci n'est pas antérieur au temple de la triade capitoline.

Jean-Claude RICHARD.

Jean PRIEUR, *La mort dans l'antiquité romaine* (collection « De mémoire d'homme : l'histoire ») : Ouest-France, 1986, 222 pages, nombreuses illustrations.

Destinant cet ouvrage à un large public, l'auteur a choisi un style d'une grande sobriété et a su résister aux tentations multiples qui, sur un tel sujet, auraient pu le guetter. Il est précis et clair dans ses analyses et ses descriptions, bien informé le plus souvent des recherches récentes. Il a regroupé sous quatre rubriques (les rites, les monuments, l'au-delà, le symbolisme funéraire) à peu près l'essentiel de ce que nous apprennent les textes littéraires et épigraphiques, l'iconographie, l'archéologie. Et l'un des mérites du livre est de mettre presque systématiquement le lecteur au contact direct de ces diverses sources. Le plan est donc simple et commode, mais dans la mesure où le symbolisme funéraire illustre généralement les conceptions de l'au-delà, peut-être aurait-on pu fondre en un développement unique la troisième et la quatrième partie, ce qui aurait contribué à éviter certaines redites. Cicéron est souvent cité, mais non le *De senectute*, qui contient pourtant quelques belles pages sur l'attitude romaine devant la mort : cet aspect existentiel est d'ailleurs un peu négligé dans cette étude. Dans le même ordre d'idées, nous aurions souhaité voir discuter les thèses de Ph. ARIES (dont l'ouvrage majeur a connu naguère un grand succès et est mentionné dans la bibliographie) : elles nous avaient paru, en effet, ne s'appliquer qu'imparfaitement à l'antiquité romaine. Les index joints à la fin du volume sont utiles, mais la liste des empereurs a été, pour la période du Bas-Empire, excessivement simplifiée. Les illustrations sont particulièrement abondantes et, surtout, elles sont judicieusement choisies et commentées. Les dernières pages laissent-elles attendre un autre ouvrage consacré à « La mort dans l'antiquité chrétienne »? Il serait le bienvenu.

Jean-Claude FREDOUILLE.

Archéologie, histoire de l'Art.

Studi sulla ceramica laconica. Atti del Seminario, Perugia, 23-24 feb. 1981 (= *Archaeologia Perusina*, 3 ; *Archaeologica*, 66) : Rome, G. Breschneider, 1986, 180 pages, 66 planches hors texte.

Ce volume rassemble les travaux très pointus de plusieurs disciples de

Mario TORELLI et se veut un hommage à Conrad STIBBE, savant hollandais qui avait en dernier lieu (1972) donné dans ses *Lakonische Vasenmaler der sechsten Jahrhunderts v. Chr.* une mise à jour des travaux entamés par PAYNE, LANE et SHEFTON avant la deuxième guerre. C'est d'ailleurs C. STIBBE qui clôt le colloque, notant avec satisfaction que ses idées, fondées sur l'analyse comparative des formes et des décors externes, se trouvent en général confirmées par le séminaire : il concluait à l'existence de deux ateliers actifs à partir de 580/575, l'un autour du peintre de Naukratis, qui tendait à produire surtout pour l'exportation des services de table, l'autre, fondé sans doute par le peintre des Boréades, spécialisé dans les coupes ; vers 550, les deux ateliers se seraient réunis, sous l'influence probablement du peintre de la Chasse. De plus, il repérait (sur 360 vases individualisés) cinq grands peintres et neuf mineurs ; c'est cette affirmation qui nous gêne le plus dans les différents articles : il semble parfois que les auteurs se forcent quelque peu pour ne pas contester les attributions du maître ; mais l'illustration, parfois un peu floue, ne facilite pas la vérification.

Retenons, en tout cas, un certain nombre de faits saillants : premièrement, les vases laconiens ne sont que rarement épigraphes, et ni peintre ni potier n'a signé ; malgré le petit nombre des produits identifiés (cent fois moins que pour Athènes !), il y a donc un grand mérite à distinguer les mains selon les méthodes de BEAZLEY. Mais, deuxièmement, le mérite n'est pas moindre de considérer les conditions socio-économiques de la production : structure des ateliers (article de Fernanda POMPILI), répartition des ateliers en Laconie (Francesco CAROCCI), exportations (Massimo NAFISSI). Bien entendu, l'absence de fouilles en périphérie de Sparte a pour résultat de grandes difficultés à obtenir plus que des hypothèses sur les deux premiers points... sur lesquels, paradoxalement, la documentation commence à être abondante en France et en Italie.

Richard ADAM.

Petros DINTSIS, *Hellenistiche Helme* (= *Archaeologica* 43) : Rome, G. Bretschneider, 1986, un volume de XXI-394 pages et un de 83 planches et 36 dépliants.

« Énorme » est le terme qui vient à l'esprit pour qualifier le travail de DINTSIS : il l'est par la quantité d'objets étudiés et de dessins (504 hormis les cartes), de photos (471), l'épaisseur du texte, le poids, le prix qui avoisine le million de lires. Nous savions Bretschneider inflationniste ; il atteint ici un sommet de l'édition archéologique, en particulier avec les superbes dépliants typologiques, tous de taille différente et différemment pliés, qui présentent, réduits à une échelle commune et disposés le long d'un axe chronologique, tous les exemples de casques étudiés pour chaque type. C'est aussi, sinon un Corpus, au moins une somme importante, et surtout le seul travail d'envergure réalisé jusqu'ici sur les casques. La bibliographie impressionnante et l'index, en fin du premier volume, révèlent un travail de Titan.

Pourtant, cet ouvrage est incomplet : parce qu'il a très largement débordé de part et d'autre de l'époque hellénistique, l'auteur a dû renoncer à des

représentations mal datées, négligeant plusieurs dizaines de gemmes, de stèles, de miroirs et cistes qui pourraient enrichir son catalogue pour la période indiquée dans le titre ; pour ne parler que de ces deux dernières catégories, s'il avait utilisé les travaux de R. Lambrechts, G. Bordenacche-Battaglia, D. Rebuffat-Emmanuel..., il aurait pu inclure nombre d'objets qui ne sont plus maintenant datés au demi-siècle près, mais à une décennie ou deux, et auraient sérieusement enrichi sa documentation, surtout dans le domaine italique : nos modestes *Recherches sur les miroirs prénestins*, sur trente-deux objets, comportent douze représentations de casques assez bien datées et attribuées : mysiens, phrygiens, attiques, corinthiens... Dintsis n'en cite aucune. Faute de méthode ou de documentation? Notre sentiment est qu'il a été trop ambitieux et voulu trop défricher d'un coup dans un domaine sinon vierge, du moins très chaotique.

Du reste, sa chronologie paraît d'une manière générale trop basse pour les périodes classique et hellénistique ; sa sélection d'objets et de représentations pour les périodes d'évolution tardive (il descend par exemple jusqu'au IV^e^ siècle après J.-C. pour le casque attique) peut à l'occasion paraître arbitraire ; il en va de même pour ses choix géographiques : Étrusques, Illyriens et Gaulois auraient dû être mieux représentés. Tout cela est regrettable, mais on comprendra sans peine qu'il n'ait voulu ni augmenter son échantillon dans des proportions aberrantes, ni abandonner un type à mi-chemin de son évolution ; on n'en ressent pas moins souvent l'impression d'une cote mal taillée. N'aurait-il pas mieux valu entamer un travail collectif, ou limiter l'étude à un type précis?

On retiendra en revanche l'immense intérêt qu'offre une typologie plus détaillée que celle dans laquelle l'histoire de l'art s'enfermait auparavant : quinze types au lieu des quatre ou cinq grands groupes (attique, corinthien, chalcidien...), cela constitue déjà une sérieuse amélioration ; la prise en compte de tous les éléments constitutifs, définis p. XVII, n'est pas moins intéressante : un casque est un objet d'une extrême complexité, mais les nécessités techniques imposent un certain nombre d'éléments communs qui ne sont pas soumis aux modes et aux particularismes ethniques ; on conçoit donc tout l'intérêt d'affiner la typologie ; sans doute même aurait-il fallu se conformer davantage aux manies de la collection et multiplier les sous-types, car maintes figurations restent inclassables. Les lecteurs nous trouveront sans doute injustement sévère pour ce travail aussi précieux qu'énorme : c'est que la place nous manque pour l'étudier en détail, et que l'ouvrage constitue à notre avis davantage le début d'une étude enfin scientifique d'un objet très significatif qu'un aboutissement ; nous comparerions volontiers Dintsis à Déchelette, Dragendorff ou Dressel : aucune étude ne pourra plus se passer de lui, et il paraît improbable qu'on remette en cause l'essentiel de sa typologie ; mais il reste, sur la base de son travail, à compléter, détailler, affiner ; tout un domaine reste à défricher, celui des transports : est-ce, par exemple, un fait de guerre ou une imitation qui fait arriver un Konos dans une tombe d'El Soumâa? Que signifie l'expansion géographique du Kappenhelm entre Turquie et Bretagne? Dintsis donne des éléments

de réponse, mais trop allusifs à cause de l'énormité de son catalogue : il ouvre magnifiquement la voie à des études extrêmement profitables.

Richard ADAM.

Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT, *Recherches sur l'art et l'artisanat étrusco-italiques à l'époque hellénistique* (Bibliothèques des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 257) : Rome, École Française de Rome, 1985, 274 pages, planches.

Cet ouvrage n'est pas une thèse au sens traditionnel, une monographie sur un sujet défini dans les strictes limites d'un matériel, d'une période, d'un lieu. Il aborde des productions de l'art (ou l'artisanat) étrusco-italique aussi diverses que la grande statuaire officielle, les monnaies, les urnes funéraires ou les miroirs. Il traite, malgré le titre, aussi bien de cas de l'époque archaïque, avec le décor des temples de Pyrgi. Il sort même le cas échéant du monde italien, avec l'étude de la décoration du temple de Cyzique telle qu'on la connaît par l'*Anthologie palatine*. D'où une impression de foisonnante diversité, mais qui trouve toujours son unité dans le rattachement à un thème constant : celui des programmes décoratifs, c'est-à-dire des intentions qui ont pu présider au choix de tel ou tel motif, avec ses implications sociales et politiques autant qu'artistiques au sens strict. On sait que, pour l'art étrusque, F. COARELLI a démontré la validité de cette démarche avec son analyse des fresques de la tombe François dont l'interprétation de base (sinon tel ou tel détail annexe) ne paraît pas pouvoir être remise en cause. L'auteur opère une recherche de ce genre, mais sur une échelle bien plus vaste : on a l'impression de voir passer ainsi en revue, avec des propositions souvent nouvelles, la quasi-totalité des plus importantes productions de l'art étrusque hellénistique ! C'est dire l'ampleur et la richesse de cet ouvrage, malgré sa taille relativement réduite. Il bouillonne véritablement d'idées, de propositions. L'auteur connaît les moindres détails de la mythologie qui seraient susceptibles d'éclairer le choix de tel motif, elle porte son attention parfois sur d'infimes éléments de fragments d'ensembles disparus (nous pensons à cette main tenant un casque qui lui fournit la clé de l'interprétation de la scène du fronton du temple du Belvedere d'Orvieto). Assurément, dans un tel domaine, il s'agit toujours d'hypothèses — et il ne peut en être autrement. On peut le cas échéant opérer des choix autres que ceux de l'auteur : ainsi la reconstitution de la geste de Cacus et des frères Vibenna suppose un rattachement à cette série d'urnes qui sont souvent interprétées en fonction de l'histoire d'Iphigénie en Tauride. Parfois des discussions auraient mérité d'être introduites ; ainsi l'interprétation proposée pour les termes étrusques *ceχa*, *ceχase* aurait utilement été confrontée au rapprochement, dû à VETTER, de *clen ceχa* et de la formule latine *pueri gratia* ou à la formule *iχ ca ceχa ziχuχe* de la stèle de Pérouse. Ou l'interprétation (qui nous paraît fort intéressante) dans un sens politique, anti-romain, de la scène de Cacus surpris par les frères Vibenna, sur un objet comme un miroir, nous paraît poser le problème de la place de ce type d'art (ou d'artisanat) dans la constitution des programmes : ne faut-il pas ici supposer le reflet d'un « grand

art » disparu? Mais l'auteur a bien conscience de la complexité des problèmes qui se posent à la lecture de ces images (généralement) sans légende : on la voit parfois proposer plusieurs hypothèses : ainsi pour les monnaies de Vetulonia avec le héros marin. Bref, il s'agit d'un livre très personnel, mais continuellement stimulant et suggestif. F. H. Massa-Pairault avait donné avec son étude des urnes de Volterra une monographie de type classique : elle nous offre ici un ouvrage d'un genre très différent, mais qui force constamment à la réflexion.

Dominique Briquel.

P. G. Warden, *The Metal Finds from Poggio Civitate (Murlo) — 1966-1978* (= Archaeologica 47) : Rome, G. Bretschneider, 1985, 168 pages, 32 planches.

Le catalogue de P. G. Warden constitue la suite de la publication des recherches effectuées depuis une vingtaine d'années sur l'important site étrusque de Murlo (Poggio Civitate), dans la haute vallée de l'Ombrone, par le Bryn Mawr College (sous la direction du professeur K. M. Phillips). Mis à part les relations des campagnes de fouilles, publiées chaque année de 1967 à 1977 dans l'*American Journal of Archaeology*, des études avaient surtout porté jusqu'à ce jour sur l'importante série des terres cuites architectoniques qui décoraient les édifices découverts, et particulièrement l'imposant « palais » construit au début du VI^e^ siècle avant J.-C. Ce bâtiment fournit, surtout si on le met en parallèle avec d'autres constructions contemporaines et d'aspect similaire, elles aussi récemment fouillées en Étrurie, notamment à Acquarossa, un document irremplaçable sur l'architecture et les fonctions de ces demeures aristocratiques tardo-orientalisantes et, plus généralement sur la société étrusque orientalisante et archaïque.

C'est de cet édifice, et d'un autre plus ancien (fin du VII^e^ s.) qui l'a précédé dans la même zone, que provient la majeure partie des objets métalliques qui constituent la matière du catalogue. Après une courte introduction qui rappelle, un peu rapidement sans doute, mais avec renvois à la bibliographie plus détaillée, les principaux résultats de l'exploration archéologique, le catalogue proprement dit est organisé selon un classement typologique des 257 objets : objets de parure (fibules, pendentifs, épingles, boucles de ceinture, fragments d'orfèvrerie), puis ustensiles divers (objets de toilette, récipients, armes, ustensiles pour la chasse et la pêche, clous et attaches diverses, éléments métalliques d'un char).

Il y a parmi ces objets peu de pièces remarquables par le décor et les dimensions, et ceci tient à l'histoire même des édifices de Murlo : le plus ancien a été détruit au tout début du VI^e^ siècle par un incendie et il a été laissé en quelque sorte « en l'état ». En revanche, le grand et certainement riche édifice du VI^e^ siècle a été l'objet, sans doute dans le troisième quart du VI^e^ siècle, d'une destruction volontaire et méthodique, précédée, semble-t-il, d'un déménagement complet : ne subsistaient donc sur place que des objets trop petits ou en trop mauvais état, pour attirer l'attention des destructeurs. Cet état de choses limite évidemment la portée des découvertes

de Murlo ; il faut souligner, pourtant, que cet ensemble métallique est, pour l'Étrurie, un des premiers qui provienne d'une zone d'habitat, explorée au cours d'une fouille systématique et récente. P. G. WARDEN insiste à plusieurs reprises sur cet intérêt, et on comprend d'autant moins qu'il n'ait pas réellement tiré parti de cet avantage, en exploitant plus en profondeur les renseignements qu'il possédait sur le contexte archéologique des objets. L'emplacement de chaque découverte est indiqué précisément en tête des notices, mais à l'aide des pures données de fouille (numéro de tranchée par exemple) et aucune relation n'est jamais faite dans le détail aux structures architecturales. Tout au plus se borne-t-on à distinguer les objets appartenant à chacun des deux états de l'édifice (contexte du VII^e^, ou du VI^e^ s.), D'ailleurs le catalogue typologique mêle aussi des objets qui proviennent de découvertes anciennes effectuées en différents points de la zone de Murlo, y compris dans des contextes vraisemblablement funéraires.

On peut, en revanche, savoir gré à l'auteur de ne pas s'être laissé rebuter par l'aspect souvent modeste de ce matériel et de nous offrir pour tous les types une étude précise, avec un effort de classification (comme pour les différentes formes de clous) et des rapprochements, qu'il illustre parfois à l'aide d'une carte de distribution (comme dans le cas des pendentifs en forme de hache), et qui mettent à plusieurs reprises l'accent sur les relations étroites entre le matériel de Murlo et celui trouvé à Populonia. Seule la typologie proposée, dans la première partie du catalogue, pour les fibules reste trop floue, avec la mise en relation d'objets appartenant en fait à des types différents et chronologiquement distincts. Mais il est vrai que, dans ce domaine, un classement typologique rigoureux reste encore à faire pour l'Italie centrale.

A la suite du catalogue, l'auteur reprend en deux chapitres de synthèse (« Techniques métallurgiques » et « Observations chronologiques ») et une conclusion générale, les problèmes de fond posés par cet ensemble métallique, avec quelques remarques de première importance pour l'histoire du site lui-même et de sa région. Le matériel de Murlo fournit, en effet, par la diversité des types représentés, par la variété des métaux et des techniques, une image assez exemplaire de ce que pouvait être la métallurgie dans un habitat étrusque de l'époque orientalisante ou archaïque, compte tenu évidemment de sa nature particulière, puisque nous sommes là dans une demeure aristocratique et non pas, par exemple, dans un quartier artisanal. Rares sont donc les objets strictement utilitaires, les outils par exemple ; beaucoup au contraire, tels les objets de toilette, évoquent l'image d'une vie luxueuse ; d'autres ont décoré la demeure elle-même ou son ameublement.

Tous témoignent en tout cas, malgré leur état fragmentaire, de la prospérité du site, et le fait qu'ils aient été sans doute, pour la plupart, fabriqués sur place est lié très directement aux causes mêmes de cette prospérité. L'établissement de Murlo, situé au bord de la région des Collines Métallifères et entouré de plusieurs gisements de cuivre, a certainement tiré très tôt sa richesse de l'exploitation et du commerce des métaux. La position du site à proximité de la vallée de l'Ombrone favorisait ce trafic à la fois vers l'intérieur de l'Étrurie et vers la côte, en particulier Populonia. Mais,

en même temps, c'est cette communauté d'intérêts avec Populonia qui doit expliquer la décadence de Murlo, dans la deuxième moitié du VI^e siècle. La prospérité du site semble cesser lorsque le fer, métal jusque-là plus rare, connaît une grande extension, qu'illustre en particulier le développement de la sidérurgie à Populonia. Le démantèlement du palais de Murlo semble donc lié, bien sûr, comme on l'a affirmé, à l'évolution générale de la société étrusque qui voit le déclin des grands « princes » archaïques, mais surtout au déplacement du centre des activités économiques en Étrurie septentrionale, depuis la région intérieure riche en cuivre, jusqu'aux implantations sidérurgiques de la zone maritime.

Anne-Marie ADAM.

Sylvia DIEBNER, *Reperti funerari in Umbria a sinistra del Tevere. I sec. a. C.-I sec. d. C.* (= *Archaeologia Perusina* 4) : Rome, G. Bretschneider, 1986, 137 pages, 48 planches hors texte.

Ce travail est consacré à quelque 150 stèles et urnes funéraires de la Valle Umbra, matériel dont les contextes archéologiques sont inconnus, qui n'ont guère été étudiés que d'un point de vue épigraphique, et pour lesquels, d'ailleurs, l'épigraphie est seule à fournir des indications chronologiques. Menant son étude selon les provenances, l'auteur met en évidence des différences notables (par exemple, Spello, en raison de son statut colonial, n'utilise guère l'urne de tradition étrusque, mais surtout une stèle dérivée du premier type d'Assise ; Bevagna, avec sa tradition étrusque solide, présente la répartition inverse), et surtout des ressemblances : production en série (peu abondante cependant) dans un petit nombre d'ateliers ; pauvreté et conservatisme d'un répertoire iconographique qui mêle à des traditions étrusques et italiques des thèmes importés sous domination romaine (insignes des magistratures) ; idéologie d'une classe moyenne d'affranchis, de citoyens et de magistrats locaux.

Ces éléments ethno-sociologiques sont certainement les plus intéressants d'un travail qui tend à rester superficiel : outre l'inévitable insuffisance documentaire (beaucoup de stèles ne sont connues que par le *C. I. L.*), l'auteur ne se donne pas grand mal pour rechercher l'origine des motifs iconographiques, se contentant souvent de renvoyer aux urnes étrusques en général, ni leur devenir : les deux types d'objets disparaissent après l'époque augustéenne, mais l'on ne nous dit pas quel type de sépulture les remplace. D'ailleurs le commentaire est plus court que l'ensemble catalogue-indices. Gubbio, rejetée pour on ne sait quelle raison après les conclusions générales, entraîne une nouvelle série d'illustrations et des remarques sans lien avec ce qui précède. Parmi les négligences de détail, on notera par exemple que sur les stèles Assise 76 et 78, il est arbitraire de parler du motif de la porte : la première est trop mutilée pour qu'on puisse le déterminer, et la seconde a disparu ; on corrigera aussi, p. 18, l. 4, l'appel de figure : ASS 31, pl. 8.

Richard ADAM.

R. A. S., 1985. Résumés d'archéologie suisse. Époque romaine, n° 5 : Publications de l'Université de Lausanne, 1986, 125 pages.

Ce répertoire toujours aussi utile n'a guère augmenté de volume depuis son dernier numéro, mais est accompagné, depuis 1984, d'une parution en allemand sur les périodes pré- et protohistoriques (*R. A. S., Paläolithikum-Latènezeit*) ; les éditeurs ont ainsi répondu au vœu que nous formulions en rendant compte du premier numéro (*R. É. L.*, 61, 1983, p. 455 sq.) ; nous regretterons simplement qu'ils ne nous aient pas fait parvenir cette publication. Le principe du répertoire n'a pas changé, mais on note un nouvel enrichissement des *indices* et une densité croissante : ce sont 176 publications qui ont cette fois été dépouillées sur l'époque romaine et le Moyen Age.

Richard ADAM.

René GINOUVES, Roland MARTIN et collaborateurs, *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine* (coll. de l'École française de Rome 84), I : École française d'Athènes-École française de Rome, 1985, 307 pages et 65 planches.

Les auteurs de ce remarquable instrument de travail ont placé très haut leurs ambitions, puisqu'ils ont conçu le projet d'un dictionnaire traitant progressivement toutes les phases de la création architecturale, de la description des matériaux minéraux et végétaux nécessaires à la construction (début du t. I) à l'organisation urbanistique et à l'organisation du territoire, (fin projetée du t. III), puisque aussi ils ont voulu établir la concordance de tous les termes entre cinq langues vivantes (français, allemand, anglais, italien et grec moderne), malgré la difficulté d'ajuster toujours à une même définition précise des mots dont la signification n'est pas toujours exactement superposable quand on passe d'une langue à l'autre, et entre deux langues mortes, le grec et le latin, malgré les lacunes et les ambiguïtés de la documentation. Les auteurs ont pris en compte deux autres difficultés très importantes : le fait que les utilisateurs avaient besoin de connaître non seulement le sens exact des termes techniques, mais aussi le sens conventionnel, souvent assez inexact, que certains d'entre eux ont reçu dans la littérature archéologique, et, d'autre part, le fait que des réalités connues dans la tradition architecturale jusqu'à nos jours mais non encore attestées dans la documentation gréco-romaine devaient être signalées pour ménager la possibilité de découvertes éventuelles. Les auteurs ont eu le souci fondamental de préparer la réalisation de banques de données informatisées qui, nul ne peut en douter, sont l'avenir discernable de la science archéologique, même si évidemment, et de cela aussi nul ne peut douter, l'analyse concrète de la documentation ne sera jamais épuisée par la mise en série des éléments qui la composent. Ambitions très hautes, donc, et, disons-le d'un mot, ambitions pleinement réalisées : la précision et la clarté des notices et des planches, l'exhaustivité des données, la qualité des *indices*, tout concourt à faire de ce dictionnaire un instrument pratique, qui s'imposera rapidement comme indispensable et modifiera en profondeur les habitudes.

Je voudrais seulement ajouter ici de rares compléments sur des points très précis concernant les *ornamenta*. Pour la rubrique « Lobes » et « Digitations » (p. 168), je signale que l'étude d'A. Roth-Conges, *L'acanthe dans le décor architectonique protoaugustéen en Provence*, dans *R. A. N.*, XVI, (1983), p. 102-134, propose une typologie très utile des décors envisagés. Pour la rubrique « Griffon » (p. 176), la distinction entre Griffon-Lion et Griffon-Rapace a fait l'objet d'une utile mise au point d'H. U. Cain, *Römische Marmorkandelaber*, Mayence, 1985, sous les vocables allemands *Löwengreifen* et *Adlergreifen*, en particulier pour le riche répertoire néo-attique. En ce qui concerne la rubrique « Rinceau », je me permets de renvoyer à la typologie que j'avais proposée dans F. Coarelli-G. Sauron, *La tête Pentini. Contribution à l'approche méthodologique du néo-atticisme*, dans *M. É. F. R. A.* 90 (1978-2), p. 712-715, en particulier pour la distinction fondamentale entre le rinceau « à volutes » et le rinceau « à tiges parallèles », Enfin, je me félicite de voir le rinceau des soffites de l'ordre intérieur de la *Thymélè* d'Épidaure (pl. 57, 5) décrit à la pl. 56, 5, b comme ayant une « extrémité en tête de serpent », et non, comme le prétendait G. Roux en 1961 (*L'architecture de l'Argolide aux IV^e^ et III^e^ siècles avant J.-C.*, dans *B. É. F. A. R.* 199, p. 158), « terminé par un bouton fermé porté par une tige souple ». Cette association de l'acanthe et du serpent, mais dans ce cas avec des ornements métalliques, est connue pour le temple d'Asclépios du même sanctuaire par les comptes de sa construction (*I. G.* IV², 102, lignes 240-242, et G. Roux, *op. cit.*, p. 127) : il y a là un détail d'importance pour l'étude encore controversée de la signification de la *Thymélè*. Je me ferai donc, pour finir, l'interprète des utilisateurs de ce précieux dictionnaire, en exprimant l'impatience avec laquelle sont attendus les deux autres tomes qui achèveront et couronneront la commune et remarquable entreprise de René Ginouves et de Roland Martin.

Gilles Sauron.

Épigraphie et numismatique.

François Bérard, Denis Feissel, Pierre Petitmengin et Michel Sève, *Guide de l'épigraphiste. Bibliographie choisie des épigraphies antiques et médiévales*, avec des contributions de D. Briquel, P. Carlier, B. Delavault, F. Grenet, P.-Y. Lambert, L. Motte et G. Pinault (Bibliothèque de l'École Normale Supérieure : Guides et inventaires bibliographiques, 2) : Paris, Presses de l'É. N. S., 1986, 327 pages, 4 cartes.

Une belle équipe d'anciens membres de l'É. N. S.-Ulm s'est consacrée à la tâche ingrate mais utile de rédiger un guide bibliographique à l'usage des jeunes (et des moins jeunes) chercheurs qui désirent s'initier à l'épigraphie militante. L'ouvrage comprend 1 872 notices de livres, avec quelques articles, concernant les recueils généraux d'inscriptions, les recueils régionaux, les traités essentiels d'épigraphie, les études portant sur les inscriptions et sur les diverses disciplines qui peuvent aider au commentaire (paléographie, onomastique, prosopographie, cartographie, chronologie, économie et société, institutions, armée, religion) ; est ajouté un aperçu sur les épigraphies périphériques : par exemple égyptienne et copte, italique et étrusque,